Histoire de la recherche sur les céramiques non tournées de l'âge du Fer en Provence

Frédéric MARTY

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dam/2072>

DOI : 10.4000/dam.2072

ISSN : 1955-2432

Éditeur

ADAM éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010

Pagination : 229-242

ISBN : 2-908774-22-4

ISSN : 0184-1068

Référence électronique

Frédéric MARTY, « Histoire de la recherche sur les céramiques non tournées de l'âge du Fer en Provence », *Documents d'archéologie méridionale* [En ligne], 33 | 2010, mis en ligne le 20 octobre 2013, consulté le 06 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/dam/2072> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dam.2072>

Frédéric MARTY

Histoire de la recherche sur les céramiques non tournées de l'âge du Fer en Provence

En 1950, à l'occasion du 1^{er} Congrès International d'Etudes Ligures, Henri Rolland (1887-1970), archéologue autodidacte (Duval 1989), présente ses « Observations sur la céramique indigène dans la basse vallée du Rhône »¹ (Rolland 1952). C'est ainsi qu'il désigne les céramiques non tournées de l'âge du Fer qu'il a pu étudier au cours de ses recherches de terrain. La matière lui a été fournie par les fouilles extensives qu'il a conduites à Saint-Blaise

et à Glanum dans les années 1930 et 1940², complétées par des observations faites sur différents sites de la région des Alpilles. Son intervention marque une période charnière dans l'étude de ces céramiques, puisqu'il s'agit du premier travail qui leur est spécifiquement consacré. C'est pourquoi nous l'avons choisie pour articuler notre propos sur l'histoire de la recherche sur les céramiques non tournées en Provence.

Une céramique peu séduisante

Henri Rolland l'avoue, la céramique non tournée, à son époque, n'a pas un statut lui permettant de rivaliser d'intérêt avec les céramiques importées, plus luxueuses et variées en apparence : « *[La rédaction de ces observations] a été plusieurs fois abandonnée lassé que nous étions d'examiner un amas de poteries à physionomie primitive, accumulées sur des habitats fréquentés durant de longs siècles, sans que la technique de leur fabrication eut subi de modification profonde* » (Rolland 1952, 69). Le chercheur, par cet aspect, s'inscrit dans la continuité d'une logique tracée par ses prédécesseurs. En effet, jusqu'à la fin du XIX^e s. et même encore au XX^e s., la céramique non tournée de l'âge du Fer sera qualifiée de grossière et assimilée à la céramique néolithique (Castanier 1893, 162), ou encore dénommée « poterie celtique » sans autre considération (Gilles 1904, 92). En l'absence de céramiques grecques et romaines³, ce mobilier, souvent fragmentaire, est peu apprécié des archéologues davantage accaparés par l'étude de l'architecture massive ou, plus tard, de la céramique tournée fine. Ainsi, on relève, de la part même de personnalités de l'archéologie, des remarques n'encourageant guère les recherches sur la céramique non tournée. A propos d'une fouille sur l'oppidum de La Cride, à Peypin, le Comte Henri de Gérin-Ricard (1864-1944) écrit : « *En 1903, la fouille d'un silo et d'un creux au point culminant ne m'ont rien fourni ; des sondages, toujours dans la dernière enceinte, n'ont donné que de la poterie indigène grossière...* » (Gérin-Ricard 1914b, 330-331). L'historien Michel Clerc (1857-1931) reconnaît qu'« *il ne faut pas s'attendre, en effet, à trouver dans ces pauvres demeures autre chose que des vases grossiers ou des instruments primitifs* », mais que ces « *humbles objets n'en ont pas moins pour notre histoire locale une valeur inestimable* » (Clerc 1916, 55). Gaston Vasseur (1855-1915) va plus loin, dans son allocution présidentielle à la Société Archéologique de Provence, en faisant de l'étude des « poteries usuelles » une priorité de la recherche provençale : « *l'étude de ces céramiques a été jusqu'ici singulièrement négligée, parce qu'il s'agissait de poteries ne présentant souvent dans la forme ou la décoration aucun caractère propre à charmer les yeux des chercheurs et collectionneurs. Au point de vue où nous nous plaçons, nous aurons beaucoup plus de profit à tirer de l'étude de ces documents, que de l'examen des poteries artistiques et de valeur jalousement conservées dans les Musées et les collections particulières* » (Vasseur 1904, 20). C'est également ce qu'en conclut, plus timide-ment, Henri Rolland : « *l'étude de la céramique indigène offre à l'archéologie provençale un vaste champ de re-*

*cherches et d'observations dont naîtra, peut-être un jour, une meilleure connaissance des vases dont les tessons, si abondamment répandus sur tout le territoire, sont encore désignés sous le nom, trop générique, de « poterie des oppida » » (Rolland 1952, 82). Paradoxalement, ce vœu pieux ne sera jamais réalisé par l'auteur, malgré sa première tentative, dans ses publications monographiques de Glanum et de Saint-Blaise, parues quelques années plus tard. En effet, aucune ligne n'est consacrée à la céramique non tournée de Glanum (Rolland 1958). Celle de Saint-Blaise ne bénéficie que de quelques allusions sur les « découvertes dignes d'intérêt », l'auteur se contentant de renvoyer le lecteur à ses « *Observations sur la céramique indigène dans la basse vallée du Rhône* » (Rolland 1956, 48-56). Il faudra attendre la fin des années 1960 pour qu'un nouveau chercheur, Patrice Arcelin, se penche spécifiquement sur l'étude de quelques 3500 céramiques non tournées du premier âge du Fer des niveaux VII et VI de Saint-Blaise (Arcelin 1971). Cette étude répond pour la première fois aux critères de méthodologie scientifique actuels, déjà largement ébauchés par Charles Lagrand (1920-2004) qui considère la céramique non tournée au même titre que les céramiques fines associées⁴ (Lagrand 1959a et 1959b).*

Des concepts subconscients

S'il y a lieu d'étudier le peuplement protohistorique du sud de la France en relation avec l'histoire de l'implantation des Grecs sur le littoral, Henri Rolland, de manière inconsciente, rapproche cette colonisation ancienne du contexte colonial français contemporain, fort différent⁵. Le mythe impérialiste est, en effet, encore largement dans les esprits vers 1950. Nous retrouvons, par exemple, ce concept subconscient dans le passage suivant : « *Le potier indigène est fidèle aux traditions de son métier, peu imaginaire, il s'écarte avec peine des formules qu'il a reçues de ses devanciers. Cependant, lorsqu'une céramique étrangère d'un art plus évolué vient à être importée, celle-ci éveille sa curiosité, il se hasarde à copier ; il imite, il innove rarement* » (Rolland 1952, 69). Cette citation trouve un écho dans la littérature anthropologique de la fin du XIX^e s., favorisée par l'expansion coloniale. L'indigène peu imaginaire de l'âge du Fer qui fabrique une poterie « à physionomie primitive » correspond aux descriptions de l'indigène néo-calédonien : « *Le Néo-Calédonien est potier de terre... les canaques, sans être précisément des artistes, connaissent les premiers principes de l'art céramique... (leur) procédé (est) le plus primitif du monde* » (Glaumont 1895, 40-43). Comme à l'âge du Fer provençal, les potiers néo-calédoniens sont des imitateurs peu enclins à créer : « *... cette idée, il ne l'a pas*

eue de lui-même, (...) elle lui a été donnée, révélée par un autre, et (...) c'est son esprit observateur, et surtout imitateur, qui l'a poussé à agir... » (Glaumont 1895 45). L'idée que les populations indigènes protohistoriques sont moins évoluées et donc moins dignes d'intérêt que les colons grecs ou les commerçants méditerranéens, sans être clairement exprimée, transparait toutefois tout au long de la première moitié du XX^e s. et même, parfois, encore après⁶. Elle se traduit, notamment, par le fait que la céramique non tournée est généralement considérée comme techniquement inférieure à la céramique tournée. Ceci a conduit, entre autres, Maurice Picon à rédiger une mise au point qui démystifie ce préjugé (Picon 1995). Pour lui, les cuissons à basse température des céramiques non tournées ne sont nullement un signe de niveau inférieur de la technique céramique dans la mesure où elles répondent à des besoins (obtenir de la céramique culinaire avec une argile ordinaire) et à des contraintes technologiques. En outre, les cuissons en aire et les cuissons en four permettent d'atteindre les mêmes températures. Le four, cependant, autorise un meilleur contrôle de la montée en température et du refroidissement. De même, le niveau inférieur de la technique que l'on attribue encore souvent au modelage face au tournage n'a pas de sens du point de vue technologique, les pâtes fortement dégraissées, donc grossières, étant mal adaptées au tournage. La tradition des céramiques culinaires non tournées fortement dégraissées s'est d'ailleurs perpétuée jusqu'à l'époque moderne en Méditerranée, certains procédés de modelage allant jusqu'à rivaliser de vitesse avec le tour (Picon 1995). L'absence d'utilisation du tour n'a par ailleurs nullement empêché le développement, en Provence, durant l'âge du Fer, d'ateliers de céramiques fabriquées en série, et il faut se souvenir que cet outil était déjà connu des potiers indigènes depuis le VI^e s. av. J.-C. dans la région, notamment pour la fabrication des céramiques grises monochromes et claires rhodaniennes.

La lente construction d'un corpus de référence

Pour entamer son étude, Henri Rolland peut s'appuyer sur une stratigraphie qui, bien que simplifiée, a le mérite de couvrir la quasi totalité de l'âge du Fer. Il a ainsi la possibilité de raisonner sur des associations de mobilier et sur leur évolution dans le temps. Bien que les premières fouilles menées sur un habitat gaulois, en Provence, remontent au XVI^e s.⁷, ses prédécesseurs ont souvent dû se contenter de récoltes aléatoires ou d'ensembles issus de contextes ne permettant pas de cerner une évolution nette des répertoires. Les datations restaient d'autant plus fragiles.

C'est au début du XIX^e s. que des céramiques de l'âge du Fer sont pour la première fois identifiées comme telles⁸. On doit cette identification au Comte Christophe de Villeneuve-Bargemon (1771-1829), alors Préfet des Bouches-du-Rhône et auteur des quatre volumineux tomes de la « *Statistique des Bouches-du-Rhône* », le terme « statistique » prenant ici le sens d'encyclopédie (Villeneuve 1826, 258). Alors qu'entre 1850 et 1870 Napoléon III fait exécuter des fouilles archéologiques d'intérêt national à Alésia, Gergovie, Uxellodunum et Bibracte en vue d'éclairer son « *Histoire de Jules César* », parue en 1866 (Napoléon III 2001), et que les recherches préhistoriques de terrain prennent leur essor en Provence (Gérin-Ricard 1932, 257-259), la céramique non tournée protohistorique provençale n'est connue, au XIX^e s., que par des ramassages de surface.

L'extrême fin du XIX^e s. et le début du XX^e s. sont marqués par l'arrivée d'une génération de chercheurs qui sortira la protohistoire régionale de son état de latence en pratiquant plusieurs fouilles et en publiant le résultat de nombreuses recherches de terrain. Dès 1900, H. de Gérin-Ricard, déjà membre de plusieurs sociétés savantes, publie une première synthèse intitulée « *Statistique préhistorique et protohistorique des Bouches-du-Rhône, du Var et des Basses-Alpes* » dans laquelle sont compilées toutes les découvertes antérieures à cette date. À l'époque, la culture matérielle de l'âge du Fer, dans le sud-est de la France, est pour ainsi dire méconnue. C'est pourquoi, l'auteur attribue à tort l'atelier de potiers médiéval de Mimet « à la période lacustre du fer ». En effet, les céramiques recueillies « *ont un air de famille des plus marqués avec les poteries trouvées dans le lac Morat et ne ressemblent nullement à celles des époques préhistorique, grecque, gallo-romaine ou du moyen-âge rencontrées dans le Sud-Est* » (Gérin-Ricard 1900, 360-361). Cependant, conscient de son erreur et de l'avancement des connaissances, H. de Gérin-Ricard publiera quelques années plus tard un rectificatif ainsi justifié : « *Il est une vérité passée presque au rang d'axiome, celle énonçant que – à notre époque plus que jamais – les ouvrages scientifiques vieillissent rapidement. (...) le moment me semble venu d'apporter à un travail d'essai quelques rectifications, pour le mettre plus en harmonie avec l'état des connaissances actuelles* » (Gérin-Ricard 1914a). Des recherches récentes ont, depuis, permis d'affiner la datation de l'atelier de potiers de Mimet dont le fonctionnement est à situer au tournant du XII^e au XIII^e s. (Pelletier, Vallauri 1992).

Face à ces lacunes dans la connaissance des mobiliers, G. Vasseur, professeur de géologie à la faculté des sciences de Marseille, entreprend ses premières fouilles archéolo-

giques au Baou-Roux de Bouc-Bel-Air, entre 1900 et 1903, dans le but « d'établir les caractères jusqu'alors ignorés, de l'industrie indigène, au temps de la colonie grecque marseillaise » (Vasseur 1914, 128). Dans une lettre du 6 juillet 1902 adressée à Edmond Pottier, G. Vasseur explicite sa démarche : *« Il n'existe, comme vous le savez, dans nos connaissances relatives à la région provençale, une immense lacune concernant les populations autochtones (Ligures) qui ont habité ce pays depuis les temps néolithiques jusqu'à la conquête romaine et, d'autre part, on n'est guère fixé sur l'époque à laquelle s'établirent les premières relations commerciales entre la Provence et la Grèce ou l'Asie-Mineure. Ce double problème présentant un intérêt exceptionnel, je me suis attaché à rechercher des documents susceptibles d'en éclairer la solution. (...) Le point capital en cette question complexe et délicate consistait dans le choix d'un emplacement présentant l'association de restes de l'industrie indigène avec des produits d'importation datés par leurs caractères. Or, il existe précisément, entre Marseille et Aix, un plateau rocheux où abondent les débris de poteries et sur lequel ont été recueillies depuis longtemps diverses monnaies de la colonie grecque marseillaise. Supposant que le lieu d'habitation serait favorable à mes recherches, j'y ai entrepris des fouilles, en apportant dans ce minutieux travail la méthode du stratigraphe, qui détermine les relations d'âges d'après la superposition des niveaux »* (Pottier 1917, 29). Le mobilier indigène est alors étudié, illustré et décrit précisément pour la première fois dans une « Note préliminaire sur l'industrie ligure en Provence au temps de la colonie grecque » (Vasseur 1903). Les résultats de cette étude concernent un mobilier datable des VI^e – II^e s. av. J.-C. La céramique non tournée de l'âge du Fer est tout d'abord rapprochée de la céramique néolithique des environs de Marseille en raison de son aspect grossier, de l'abondance du dégraissant de calcite, de la technique de façonnage qui exclut l'emploi du tour et d'une ornementation « primitive ». Les décors imprimés ou incisés font l'objet d'une attention particulière. Il remarque d'autre part que les vases sont façonnés à l'aide d'un « ébauchoir généralement denté sur le bord » également utilisé pour la confection des décors. L'état extrêmement fragmentaire du mobilier ne lui permet pas de décrire précisément les formes rencontrées. Néanmoins, il reconnaît *« des sortes d'écuelles ou de plats, des pots de formes assez renflées, des vases présentant un col distinct de la panse et dont l'ouverture offre un rebord aplati, enfin de véritables coupes copiées sur les cylindres grecques, mais dont nous n'avons pu retrouver les anses »*.

Suite à ses recherches au Baou-Roux, G. Vasseur se met en quête d'un nouveau gisement qui pourra lui fournir des vases mieux conservés et reconstituables afin de complé-

ter son étude. C'est à la lecture des notes d'Isidore Gilles (1808-1900), ingénieur agronome, érudit et inventeur de nombreux sites préromains des Bouches-du-Rhône, que le géologue est amené à s'intéresser à l'oppidum de Teste Nègre, aux Pennes-Mirabeau. En effet, des fouilles pratiquées par les chercheurs de la mythique Chèvre d'Or en 1857, 1858 et 1867 ont *« exhumé des débris considérables de coupes à libations, en terre jaune pâle »* et *« des tessons de coupes de même pâte et de pareille dimension, mais beaucoup plus ornées de bordures faites à la main par pincement de la pâte entre les doigts »*. *« Toutes les poteries trouvées dans cet habitat révèlent pareillement un cachet d'élégance qui ne se rencontre pas d'habitude »*. *« On est surpris de voir une si grande quantité de poteries dans une station aussi exiguë »* (Gilles 1904, 94-95). « Le nombre et la richesse des poteries » attisent, bien évidemment, la curiosité de G. Vasseur qui pratiquera des fouilles extensives sur le site de 1904 à 1906. Ces fouilles livrèrent une quantité considérable de tessons de céramiques qui, soigneusement recollés, donnèrent lieu à près de 200 « reconstitutions » permettant de caractériser le faciès ligure des III^e – II^e s. av. J.-C. (Vasseur 1908b, 39, note 2). Parmi les formes reconnues, l'urne est identifiée comme un pot de conserve destiné « à la conservation de certains aliments (salaisons, graisse, etc...) ». Sont également décrits des cruches, des marmites à fond bombé munies d'anses plaquées, des coupes et des couvercles. Certains de ces vases sont indéniablement des copies de prototypes grecs (Vasseur 1908a, 308-310). Pour la première fois, la communauté scientifique dispose donc d'un important corpus céramologique de comparaison trouvé en contexte, sur un habitat des III^e – II^e s. av. J.-C., et caractérisant un faciès culturel protohistorique. La dénomination générale des objets, copiée instinctivement sur le répertoire du vaisselier contemporain – ce qui explique probablement l'absence de définition stricte –, semble parfaitement fixée.

Dans les Alpes-Maritimes, à la même époque, Paul Goby (1879-1937) entreprend lui aussi des recherches sur les habitats préromains, suivant ainsi les orientations scientifiques tracées par le géologue Adrien Guébhard (1849-1924) (Goby, Guébhard 1904). Ce dernier organise, dès 1906, une vaste enquête nationale sur les enceintes préhistoriques, notamment dans le but de dater leur fondation. La fouille de ces enceintes, ainsi que l'étude des céramiques trouvées à l'intérieur, constituent un axe de recherche privilégié (Guébhard 1907). La méthode de terrain employée par G. Goby consiste en ramassages de surface sur divers gisements et en une fouille en tranchées au Camp du Bois, au Rouret. La stratigraphie est artificiellement découpée en niveaux de 10 à 30 cm d'épaisseur qui permettent néanmoins de suivre l'évolution des associa-

tions d'objets au cours du temps (Goby 1905 ; 1907b ; 1907c et 1908). Parmi les mobiliers, la céramique non tournée fait l'objet d'une attention particulière puisqu'un article lui est entièrement consacré à l'occasion du Congrès Préhistorique de France tenu à Vannes en 1906. La « poterie des camps » n'étant connue qu'à l'état fragmentaire, l'auteur s'en tient essentiellement à une description des pâtes et des décors. Selon P. Goby, l'aire d'extension de cette céramique concerne également le Var oriental (Goby 1907a).

Si les fouilles du début du XX^e s. livrent de nombreux tessons des premier et second âges du Fer, les études citées précédemment n'en demeurent pas moins essentielles pour l'identification des céramiques non tournées du second âge du Fer dans la mesure où elles sont publiées avec dessins à l'appui. Pour le premier âge du Fer, les céramiques non tournées découvertes par H. de Gérin-Ricard sur la nécropole tumulaire de Peynier (Gérin-Ricard 1909) et l'urne isolée de La Valentine, à Saint-Savournin (Gérin-Ricard, Fontanarava 1914), constitueront pendant longtemps les uniques références typologiques. D'autres fouilles permettront d'élaborer un répertoire des décors à partir de fragments. En 1932, H. de Gérin-Ricard résume les connaissances (Gérin-Ricard 1934, 277) : « *La céramique [non tournée du premier âge du Fer] est fine, mince, lissée, enfumée et lustrée, comme celle de l'âge du Bronze, faite à la main avec éléments dégraissants ; les formes caractéristiques sont la grande jatte à pied se rapprochant de nos saladiers (diam. 0,37), un grand plat de 0,30 de diamètre à bord rabattu, un vase globuliforme à liquides terminé par un col droit, hauteur 0,20 (Peynier), et un autre du type toupie ou potiche, plus élancé, hauteur 0,15 (La Valentine). Les vases sont quelquefois ornés d'une ligne circulaire pointillée en creux dans la pâte. Les points sont carrés ou ronds* ». Les techniques de façonnage soignées de ces récipients et les objets métalliques d'accompagnement (bracelets, rasoirs...) orientent naturellement l'attribution chrono-culturelle.

La fin des années 1920 et les années 1930 voient se multiplier les chantiers de fouilles où l'on recueille une abondante céramique, publiée de manière inégale selon les gisements et les auteurs. Ainsi, H. de Gérin-Ricard pratique des fouilles sur le « sanctuaire » de Roquepertuse, qui sont surtout l'occasion de présenter des éléments de la statuaire préromaine (Gérin-Ricard 1927), et sur l'oppidum de Saint-Marcel, à Marseille (Gérin-Ricard 1934). Stanislas Clastrier (1857-1925), « sculpteur-archéologue », dégage la quasi totalité de l'oppidum du Verduron, mais ne considère la céramique que de manière superficielle. Le fouilleur est davantage intéressé par le plan du site (Daumas 1931). Pierre de Brun (1874-1941), conservateur du musée des Alpilles, est particulièrement

actif dans les années 1930. Il fouille et étudie, dans la région des Alpilles et dans le Vaucluse, des habitats et nécropoles dont il publie un mobilier, souvent bien conservé, qui apporte de nouvelles données sur les faciès de l'âge du Fer dans la basse vallée du Rhône : nécropoles de Saint-Rémy (Brun 1930), du Mont Menu à Eyguères (Brun 1931), de Servanes à Mouriès (Brun 1933), habitats de La Val-longue à Saint-Rémy (Brun, Gagnière 1932), de Glanum (Brun 1932) et de Mourre-de-Sèves à Sorgues (Brun, Gagnière 1934). Les céramiques non tournées illustrées font connaître des urnes, jattes, coupes, une faisselle et un curieux « bol » de 5,5 cm de diamètre maximum, orné de deux cordons et muni de trois pieds⁹ (Brun, Gagnière 1934, fig. 3).

Enfin, on citera, pour la période antérieure à la seconde guerre mondiale, une dernière étude, celle de H. de Gérin-Ricard sur les « empreintes coquillières sur des poteries de la Tène II », présentée au congrès Rhodania de Cannes, en 1929 (Gérin-Ricard 1929). Le chercheur a isolé sur des urnes et des doliums du second âge du Fer, provenant de Roquepertuse, Teste-Nègre et Belcodène, un décor imprimé « au moyen de deux espèces de coquillages terrestres : *Clausilia solida* et *Rumina decollata* ». Selon lui, ce décor est un fossile directeur de la Tène II. Il convient aujourd'hui de rectifier l'interprétation de H. de Gérin-Ricard. La description qui ressort de sa communication montre que les prétendues traces de coquillages qu'il a identifiées correspondent en fait, très probablement, à des décors très répandus imprimés à l'aide d'une estèque dentée. Les fouilles actuelles prouvent que l'utilisation de coquillages comme poinçons reste exceptionnelle.

Esquisse d'une évolution typologique

Tout ce qui précède explique l'intérêt de la démarche d'Henri Rolland. En effet, il est le premier – en raison de l'existence d'un mobilier abondant récolté lors de ses fouilles – à pouvoir discerner une évolution des formes, décors et traitements de surface, par ailleurs datée grâce aux céramiques importées associées. Il n'oublie cependant pas de proposer des comparaisons à partir de publications ou de travaux d'autres chercheurs. En ce qui concerne la dénomination des vases, il conserve les appellations antérieures, que l'on utilise encore aujourd'hui sans grand changement, par habitude ou commodité d'un langage commun. Dans son étude, le scientifique distingue six formes essentielles : l'urne, la coupe, l'écuelle (compromis entre la coupe et la jatte), la jatte, les vases à liquide (cruches) et les amphores (en fait, de grande jattes ou urnes à anses plaquées). Par ailleurs, il ne résiste pas à l'idée de mettre les récipients indigènes en correspondance avec ceux de cultures plus valorisées,

sans pour autant expliciter leur fonction : « [L'urne remplie] tout à la fois le rôle du cratère grec et celui de l'olla romaine » (Rolland 1952, 70).

D'après l'auteur, la seule évolution notable est celle des urnes (fig. 1). Dans la phase 1, l'urne est à panse lissée, comporte des méplats à l'épaule et possède un col haut, presque vertical au premier âge du Fer ancien. En phase 2, le col est plus divergent et un décor est imprimé sur l'épaule. L'urne perd ses méplats et le col devient nettement divergent en phase 3. La quatrième phase, au V^e s. av. J.-C., voit l'apparition de la panse peignée sur un profil identique au précédent. Le profil s'adoucit en phase 5, l'épaule étant moins marqué. Enfin, en phase 6, le col devient plus concave, le bord déversé et la panse plus basse. La dernière étape est celle de l'arrivée de l'urne des ateliers artisanaux des Alpilles. Ceux-ci ne sont pas encore clairement identifiés, mais l'on repère une série d'urnes bien caractérisée qui y est produite (Rolland 1952, 75-76). Pour finir sur l'évolution de l'urne, Henri Rolland élargit le champ chronologique qu'il s'était fixé en individualisant deux types d'époque romaine, aujourd'hui qualifiés de pot caréné de type Mellinand 1b (Mellinand 1998) et de pot en céramique commune brune provençale (Nin 2001).

Les coupes sélectionnées, quant à elles, appartiennent toutes au premier âge du Fer et sont mises en relation avec les modèles importés qu'elles sont censées imiter. Deux d'entre elles, au moins, sont peut-être des productions des ateliers des rives de l'étang de Berre (Rolland 1952, fig. 16 et 24). Ces derniers ont été identifiés bien plus tard (Arcelin, Chausserie-Laprée, Nin 1993). Mais, il semble que Henri Rolland en soupçonnait déjà l'existence : « Nous avons été surpris de rencontrer des tessons identiques dans leur matière, leur ornementation et

■ 1 Evolution typologique de l'urne à l'âge du Fer, selon Henri Rolland (d'après Rolland 1952, fig. 1 et 8).

les détails de leur fabrication, sur des sites parfois distants les uns des autres ; à Glanum, à la Vallongue, à Roquemaure, au Mourre de Sève, certains fragments d'urnes peignées suggèrent l'idée d'une commune origine. » (Rolland 1952, 82). Ecuelles et jattes sont représentées par quelques profils de bords peu évolutifs. L'un d'eux, tout comme des anses de cruches, doit être rattaché aux ateliers des Alpilles. La démarche d'Henri Rolland, bien que très superficielle et ne concernant qu'une région limitée, a toutefois permis pour la première fois, en Provence, de dégager certains traits de l'évolution des céramiques non tournées sur toute la durée de l'âge du Fer. Restait à construire une véritable typo-chronologie facilitant l'identification, le langage, les comparaisons et les comptages jusque là inexistantes.

À la fin des années 1960, P. Arcelin élabore un premier classement raisonné des céramiques non tournées du premier âge du Fer de Saint-Blaise (Arcelin 1971). Il conserve les appellations traditionnelles des récipients (jatte, écuelle, coupe, urne) auxquels sont ajoutées des formes spécifiques (faisselle, phiale, bol, assiette, « vase à col et panse carénée » et couvercle). Les variantes morphologiques sont désignées par une lettre. Celle-ci est suivie d'un chiffre romain et éventuellement d'une lettre minuscule en fonction de l'orientation du bord ou du col. L'étude montre par ailleurs que l'évolution de l'urne proposée par Henri Rolland ne peut être retenue à Saint-Blaise, où la panse tend à devenir plus allongée.

Quelques années plus tard, le même chercheur participe à la rédaction de *La Préhistoire Française*. Sa contribution consiste en un panorama de l'âge du Fer provençal, vu notamment à travers l'évolution du mobilier (Arcelin 1976). Il découpe l'âge du Fer en cinq phases. Pour résumer, la phase 1 (VII^e s. av. J.-C.) est caractérisée par des céramiques non tournées qui gardent la mémoire des formes du Bronze final III. Ces caractéristiques tendent à disparaître au cours de la phase 2 (625/550) où apparaissent des décors géométriques. L'unité de faciès entre bas-Rhône et Var est bien établie à partir de la phase 3 (550/450). Les urnes, plutôt hautes, évoluent vers des formes plus trapues tout au long de la phase 4 (450/100). Le faciès de la phase 5 (I^{er} s. av. J.-C.) reste le même que précédemment avec des finitions sensiblement moins soignées.

Parallèlement, Armand-Henry Amann (1948-1999), qui vient de soutenir sa thèse de doctorat à l'université de Provence, propose une sériation des céramiques non tournées de l'âge du Fer plus spécifique au Var, selon le même principe, en quatre phases (Amann 1976). Chacune des phases est illustrée par des associations de vases les plus représentatifs. La même évolution que précédemment se dessine, mais avec

un faciès bien distinct de celui de la basse vallée du Rhône, surtout pour les périodes les plus récentes.

Cette vision générale est rapidement suivie d'une typologie simple, élaborée à partir de vases complets trouvés dans la région, dans le but de classer les céramiques non tournées trouvées lors des fouilles du Mont-Garou (Amann 1977). L'auteur distingue trois grandes classes de récipients désignées par des lettres et réparties en cinq variantes en fonction de la forme de la panse et de l'orientation du bord. Cette typologie, très simple, permet à A.-H. Amann de classer la majorité du matériel, très fragmentaire, du Mont-Garou. Les formes exceptionnelles n'entrent pas dans cette classification et sont donc répertoriées à part. Il s'agit pour la plupart de copies de vases tournés importés d'origine méditerranéenne et d'urnes «à col et panse carénée» du premier âge du Fer, selon la terminologie de P. Arcelin.

Malgré l'existence d'une typologie pour le site, P. Arcelin, lorsqu'il publie les deux sondages qu'il effectua au Mont-Garou, préfère adopter un classement différent qui, bien que sommaire, s'appuie davantage sur la réalité du mobilier récolté (Arcelin, Arcelin-Pradelle, Gasco 1982). L'étude la plus approfondie lui revient cependant. Sa thèse sur les céramiques non tournées des II^e et I^{er} s. av. J.-C. est le résultat d'une enquête systématique menée entre 1970 et 1979 sur 73 gisements, principalement dans les Bouches-du-Rhône, mais aussi dans les départements voisins (Arcelin 1979). A cette occasion, P. Arcelin met pour la première fois clairement en évidence des productions de série : céramiques non tournées des ateliers de la région de Marseille et des ateliers des Alpilles. La classification mise au point se veut à la fois précise et pratique. Elle compte dix formes essentielles subdivisées en types et variantes.

C'est dans le même esprit que Jacques Bérato construit une typologie des céramiques non tournées de la Courtine, le cadre chronologique étant cette fois plus large (VII^e – I^{er} s. av. J.-C.) et le cadre géographique celui de la région toulonnaise (Arcelin, Bérato, Brien-Poitevin 1988, 35-47). Cependant, le mobilier, souvent très fragmentaire, se prête mal à une description détaillée de toutes les formes. Seule la partie supérieure des vases sert d'élément discriminant pour l'attribution à un type donné.

Devant ces limites évidentes qui restreignent l'utilisation de cette typologie à d'autres gisements, J. Bérato entreprend une typologie générale des céramiques non tournées de la fin de l'âge du Fer et du début de l'époque romaine dans le Var (Bérato 1993). Le principe typologique est celui d'une succession de trois chiffres : centaine pour la catégorie, dizaine pour le

genre, unité pour la forme. Les variantes sont notées par une lettre minuscule. Cette typologie, voulue ouverte dès le départ afin d'accueillir de nouvelles formes, a été complétée pour le premier âge du Fer à partir de l'étude des céramiques de Roquefeuille, à Pourrières (Bérato, Borréani, Laurier 1994) et réactualisée récemment (Bérato 2008). Elle est utilisée exclusivement dans le Var.

La dernière typologie que l'on doit évoquer est celle élaborée par P. Arcelin, à l'occasion du projet «Dicocer» (Arcelin 1993). Les principales formes rencontrées durant tout l'âge du Fer en Provence occidentale (Vaucluse, Bouches-du-Rhône et partie occidentale du Var) sont répertoriées. Il s'agit de l'outil de classement actuellement le plus utilisé en Provence du fait de son amplitude géographique et chronologique et de sa facilité d'emploi¹⁰.

Le traitement de l'illustration

Un examen rapide de la littérature archéologique¹¹ montre que l'évolution de l'illustration des céramiques non tournées suit globalement la tendance générale observée dans le domaine de la céramologie. Pourtant, dès 1895 au moins, les chercheurs travaillant sur les céramiques fines, notamment sur les sigillées, ont adopté un type de représentation graphique comparable à l'actuel. Pour résumer, dès la fin du XIX^e s., la photographie est couramment utilisée. Souvent, elle complète le dessin, ou est préférée à ce dernier dans le cas de vases décorés. De la fin du XIX^e s. jusque dans les années 1930, à quelques exceptions près, le dessin représente la vue externe du vase, telle que le ferait une photographie. Le dessin de silhouette, peu utilisé, dérive de cette technique. Le dessin d'un récipient, en relief, accompagné de la vue de sa section, existe déjà au XIX^e s., mais reste rare. H. Dragendorff est l'un des premiers, en 1895, à représenter cette section ainsi que les vues interne et externe tel que nous le faisons de nos jours. Mais, il faudra attendre les années 1950 pour que ce procédé devienne le plus courant, avec toutefois des variations, toujours existantes, dans les détails.

G. Vasseur, qui est le premier à publier des céramiques non tournées en Provence, préfère la photographie au dessin. Pour ses fouilles du Baou-Roux, de Teste-Nègre ou encore pour son ouvrage sur *«L'origine de Marseille»*, il fait réaliser des planches photographiques par le personnel du laboratoire de géologie de la faculté des sciences de Marseille (Vasseur 1903 ; 1914 ; Chaillan 1917). Par la suite, la photographie de céramiques viendra en complément du dessin, seul apte à rendre compte des détails morphologiques des objets. Néanmoins, à son époque, G. Vasseur est un des rares chercheurs à publier des céramiques non tournées. Deux fragments d'urnes déco-

rées provenant des Baou de Saint-Marcel, à Marseille, sont cependant illustrés (une photo et un dessin), dès 1904, par M. Clerc et l'Abbé Arnaud d'Agnel (Clerc, Arnaud d'Agnel 1904, pl. 11, 1 et pl. 13, 4) au milieu de céramiques importées complètes, attribuées à tort au site (Benoît 1956, 108-110). P. Goby, contemporain de ces chercheurs, fait également figurer ce type de mobilier dans ses publications : une photographie de coupelle et plusieurs dessins de tessons décorés du Camp-du-Bois du Rouret (Goby 1907a et 1907c).

Il semble que la première représentation de céramique non tournée utilisant des normes proches de celles d'aujourd'hui soit due à S. Gagnière, collaborateur de P. de Brun pour la publication du mobilier de la nécropole du Mont Menu, à Eyguières, parue en 1931 (Brun 1931, pl. 2, 5 et 15). Cependant, c'est Ch. Lagrand qui rendra ce type de représentation systématique et exclusive, à partir de 1959 (Lagrand 1959a et 1959b). Une table ronde réunie à Montpellier en 1976 et rassemblant une trentaine de chercheurs du Sud de la France, dont plusieurs protohistoriens, entérinera définitivement cette pratique en définissant une « grammaire » commune du dessin de céramique qui prévaut de nos jours (Arcelin, Rigoir 1979).

Visiblement, dans son article, Henri Rolland utilise tous les modes de représentation connus jusque là¹². Les chercheurs n'ont pas, même de manière implicite, dégagé de norme commune. Le dessin est cependant privilégié par rapport à la photographie puisque l'on en dénombre une seule pour un total de 33 figures. Parmi les différents types de représentation graphique, on distingue les décors, traités à la manière des gravures, avec des effets d'ombre ou de texture par des lignes courtes et des hachures croisées. La vue en coupe du tesson décoré est accompagnée du dessin de son profil uniquement dans le cas d'un bord ou d'une carène. Ce profil est toutefois placé indistinctement à droite ou à gauche de la vue de face du tesson. S'agissant des tessons non décorés, là encore, tous les cas de figure sont représentés. Quand la vue du profil n'est pas accompagnée de la vue externe du vase, elle est tournée vers la gauche, sauf dans le cas d'une coupe à anses (Rolland 1952, fig. 16). Pour cette dernière, on va jusqu'à joindre sur le même plan la vue du profil de la panse et la vue en perspective de l'anse. D'autres détails discordants, dans le cas de ces tessons vus de profil, sont à signaler. Sur la figure 9, des repères verticaux et horizontaux sont tracés alors qu'ils sont absents ailleurs. La fig. 15 montre des profils de coupes carénées dont la vue externe, schématisée, est rattachée sur la gauche. Enfin, pour une raison qui nous échappe, certains profils sont hachurés, tandis que d'autres sont remplis de noir.

Une plus grande unité de traitement est adoptée pour les vases, complets ou non, dont on a restitué de part et d'autre

d'un axe vertical les vues interne et externe. Si l'on excepte le fait que la vue de profil est placée à droite, ces dessins remplissent quasiment tous les critères de représentation actuels. Seule la coupe de la fig. 25 déroge à la règle avec un plan d'ouverture rectiligne à l'intérieur et brisé à l'extérieur, ainsi qu'une vue de la surface externe ombrée avec des traits croisés. On pourrait également ajouter que la ligne de brisure d'un vase dont le fond manque est figurée, dans deux cas, et uniquement sur la partie interne, par une ligne horizontale au lieu de la ligne ondulée habituelle. Pour ce qui est de la technique du dessin, on ne sait pas exactement quels outils ont été employés. L'utilisation du conformateur pour le dessin de mobilier archéologique est probablement de peu postérieure à la date de publication de cette étude. F. Benoît, très lié avec H. Rolland, en a acquis un, vers 1955, pour le musée Borély, dont il a été le Conservateur de 1943 à 1969. L'instrument a également été systématiquement emprunté par Ch. Lagrand et Y. Rigoir¹³. Quoiqu'il en soit, il est évident que la série d'urnes choisies pour illustrer l'évolution observée est idéalisée. A priori, Henri Rolland a dessiné des urnes « restituées », sans modèle complet véritable¹⁴. Elles sont telles qu'il se les imagine, dans une logique d'évolution lissée. La synthèse a donc précédé trop rapidement l'étude méthodique du mobilier, bien que certains repères généraux aient été correctement signalés. La dernière remarque, enfin, n'est pas la moindre. Aucune échelle n'accompagne les dessins. Ceci est d'autant plus regrettable que les échelles semblent varier sans que l'on en connaisse réellement les critères.

Finalement, Henri Rolland, pour représenter un mobilier qu'il n'a pas l'habitude d'étudier, ou du moins de publier, s'inspire de la méthode utilisée dans les années 1930 par ses proches collègues P. Brun et S. Gagnière (1905-1997), lorsqu'ils publient une « Contribution à l'étude de l'âge du Fer dans la basse vallée du Rhône » (Brun, Gagnière 1932 et 1934). Tous les modes de représentation ou presque, précédemment décrits, sont mis en œuvre. S'y ajoute le dessin de la silhouette d'une urne (Brun, Gagnière 1932, fig. 5d). P. de Brun a déjà largement appliqué ce procédé pour publier le mobilier de nécropoles des Alpilles bien que, dans les mêmes publications, certains vases soient aussi dessinés d'une manière proche de l'actuelle (Brun 1930 et 1931). Le dessin de silhouette, initié par H. de Gérin-Ricard pour l'urne de La Valentine, a bien évidemment montré ses limites, si bien que Jacques Gourvest, en 1961, lorsqu'il réactualise la découverte, tente de redessiner le vase selon les nouvelles normes graphiques, à partir de sa photographie et de la description de H. de Gérin-Ricard (Gourvest 1961, 50-51). Pourtant, jusque dans les années 1960, le dessin de silhouette accompagne d'autres types d'illustration (Montjardin 1963, fig. 8 ; Dumoulin 1965, fig. 65) 14.

Du matériel à l'immatériel

Pour Henri Rolland, l'objectif est clair. Les céramiques non tournées, qui constituent la catégorie de mobilier la plus abondante sur l'ensemble des gisements provençaux de l'âge du Fer, doivent devenir des outils de datation au même titre que les autres objets découverts. C'est généralement l'une des premières questions que l'on aborde, dans l'étude des céramiques en général, après avoir recherché l'origine de la production. Celle-ci ne semble pas poser de problème. C'est une céramique « indigène ». Son aspect relativement frustrant suggère à G. Vasseur qu'elles sont produites essentiellement dans le cadre familial : *« Il est à présumer que, chez un peuple aussi primitif que l'étaient les Ligures, la poterie ne devait pas être uniquement fabriquée par des spécialistes. Un travail aussi simple que la confection à la main d'une écuelle ou d'un pot était à la portée de tous et n'exigeait pas un long apprentissage. On peut donc admettre que chaque famille était plus ou moins en état de subvenir, sous ce rapport, à ses propres besoins. »* (Vasseur 1903, 105-110). Henri Rolland qualifie, pour sa part, le potier indigène d'« artisan » travaillant pour une « clientèle » (Rolland 1952, 66). Il suppose d'ailleurs l'existence de productions en séries : *« ... peut-on songer, dès cet âge lointain, à des centres de fabrication répandant leurs produits sur une région étendue et propageant ainsi leur technique ? »* (Rolland 1952, 82). La coexistence des deux types de production (domestique et artisanale) explique ces quelques hésitations. Un grand pas est franchi, toutefois, en regard des recherches entamées au XIX^e s., conduites sous forme de ramassages de surface. A cette époque, les enseignements que l'on tire de ces prospections restent limités. Ainsi, Joseph-Etienne Michel de Loqui (1812-1840), jeune avocat aixois qui effectue des « recherches minutieuses » à Entremont, note : *« Sur la vaste étendue de ces ruines, on remarque un amas extraordinaire de poteries, c'est-à-dire des vases de toutes formes et de toutes dimensions, fabriqués avec une argile commune et sans aucune préparation »*. L'abondance des céramiques l'amène simplement à conclure « qu'une population nombreuse a vécu sur ce plateau » (Loqui 1839, 3-6).

Le renouvellement des problématiques apparaît dès l'adoption de nouvelles techniques d'étude, notamment les comptages systématiques et l'introduction de méthodes statistiques (Arcelin 1971). P. Arcelin, dans sa thèse consacrée aux céramiques non tournées de la fin de l'âge du Fer dans les Bouches-du-Rhône, s'attache également à décrire toutes les étapes du façonnage des vases, en s'appuyant en grande partie sur les recherches ethnographiques en Afrique du Nord. L'un des intérêts majeurs de son travail réside, d'autre part, dans la mise en évidence d'ateliers artisanaux de céramique non

ournée, situés dans les Alpilles et sur le versant nord de la chaîne de l'Etoile (Arcelin 1979). Michel Bats, pour sa part, insiste sur la fonction des récipients et sur l'identité des utilisateurs. Les céramiques non tournées répondant avant tout à des besoins fonctionnels dans le domaine de l'alimentation, le chercheur, à l'occasion de l'étude des céramiques d'Olbia, met en évidence les pratiques culinaires induites par la composition du vaisselier indigène, en les opposant aux pratiques culinaires grecques et romaines (Bats 1988). La vaisselle sert donc d'outil à la construction de modèles culturels. Par ailleurs, la proportion de céramiques non tournées au sein d'un ensemble devient également un indicateur utilisé pour différencier les sites grecs et indigènes, sachant qu'elle est minoritaire en milieu hellénisé. Enfin, la céramique en général, confrontée aux autres données de terrain, apporte d'utiles renseignements pour caractériser la fonction d'un espace ou pour aborder l'organisation sociale d'une agglomération proto-historique. L'expérience a pu être tentée, par exemple, sur l'oppidum de La Cloche dont la particularité est d'avoir été détruit militairement, offrant ainsi un instantané de l'occupation, au milieu du I^{er} s. av. J.-C. (Marty 1999).

Au-delà de l'étude des techniques de fabrication, de l'évolution des styles, de la répartition des faciès culturels ou des aspects fonctionnels, il convient à présent d'aborder de nouveaux thèmes jusqu'ici laissés dans l'ombre, au prétexte que la céramique non tournée domestique – contrairement à celle des ateliers artisanaux – est fabriquée par le plus grand nombre, présente des formes peu évolutives et n'est pas diffusée. Ces préjugés doivent être écartés afin de pouvoir utiliser ces céramiques comme un outil permettant de traiter des relations sociales à l'âge du Fer et de replacer la production dans son contexte économique et historique. On pense, par exemple, à la mise en évidence, pour une micro-région, des liens et relations d'une communauté à l'autre et à l'intérieur même d'une communauté, à l'échelle familiale. Pour cet exercice, la démarche doit s'appuyer, en grande partie, sur les méthodes de l'ethnoarchéologie, couplées à l'étude directe du mobilier. Par ailleurs, les aspects évoqués précédemment méritent d'être approfondis. Une partie d'entre eux ne pourra l'être qu'à la lumière de nouvelles découvertes archéologiques. C'est le cas, notamment, de toute la chaîne opératoire de fabrication qui a laissé, en dehors des produits eux-mêmes, peu de traces évidentes (lieux d'extraction, de préparation, de montage ou de cuisson).

FRÉDÉRIC MARTY

Pôle Intercommunal du Patrimoine Culturel
chemin du Rouquier, BP 10647, 13808 Istres cedex

Notes de commentaire

1. A ce même congrès, Nino Lamboglia propose sa célèbre «classification préliminaire de la céramique campanienne», toujours utilisée aujourd'hui, contrairement à ce qu'annonçait le titre. L'intervention d'Henri Rolland, quant à elle, n'a d'intérêt, actuellement, que d'un point de vue historiographique.
2. Son exploration de Saint-Blaise débute en 1935 et se poursuivra jusqu'à sa mort, en 1970. A Glanum, il est associé aux recherches de P. de Brun de 1928 à 1939, puis en prend la direction suite à son décès. Il sera surtout actif de 1942 à 1964.
3. Au XIX^e s., certains auteurs, en raison de l'absence de fouilles, considèrent que la céramique non tournée, la céramique grecque et la céramique romaine sont diachroniques. Leur découverte conjointe en un même site lors de ramassages de surface est alors interprétée comme la succession de phases d'occupation : gauloise, grecque puis romaine (Castanier 1893, 155).
4. N'oublions pas que Charles Lagrand mena pendant de nombreuses années des recherches sur les céramiques non tournées de l'âge du Bronze final et – du fait de ses recherches stratigraphiques de terrain – du début de l'âge du Fer. Son travail fit notamment l'objet d'une thèse (Lagrand 1968).
5. Les propos d'Alexandre Mérignhac, juriste français, résument bien l'idée que l'on se fait de la colonisation récente : «Coloniser, c'est se mettre en rapport avec des pays neufs, pour profiter des ressources de toute nature de ces pays, les mettre en valeur dans l'intérêt national, et en même temps apporter aux peuplades primitives qui en sont privées les avantages de la culture intellectuelle, sociale, scientifique, morale, artistique, littéraire, commerciale et industrielle, apanage des races supérieures. La colonisation est donc un établissement fondé en pays neuf par une race avancée, pour réaliser le double but que nous venons d'indiquer.» (Mérignhac 1912, 205).
6. Pendant longtemps, les recherches sur le monde indigène ont été menées avec un regard déformé par le prisme de l'hellénisation qui culmine avec l'œuvre de Fernand Benoit (1892-1969), dont le titre ne laisse aucune place au doute : *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule* (Benoit 1965).
7. Dès le XVI^e s., l'oppidum de Constantine, à Lançon, fait l'objet des premières fouilles menées sur un habitat gaulois en Provence. Les chercheurs, loin de s'intéresser à l'occupation protohistorique du site, sont en quête d'un trésor légendaire. C'est ce que semble indiquer une consultation de Nostradamus (1503-1566) (Rollet 1968, appendice) : «*Soubz Aquis Sextis, 3 mille tirant le couchant se treuve une place que pour la fidélité qu'elle apporte ce nomme Constantine, où estant regardant la mer y ha ung demy rond relevé dans lequel y ha fente de rocher qui lui ; du temps de Marc Anthonius proconsul Arominie soubz l'empire César feust remply exactement à cause de l'abisme et seront assurés les rectruyseurs trouver lesdicts oz de cappito triumvirat, ceux du passé y ont cherché trésors et trouvé mabra et plomb métallique soubz l'argile blanche qui soubstient le rocher et à dextre y ha l'abisme latitins et ce prendront garde à 33 toyses, gizant à costé le trésor de la dame en signe blanc*». Cf. l'article de Florence Verdin dans ce volume.
8. Deux siècles auparavant, Nicolas-Claude Fabri de Peiresc (1580-1637) collecte une quantité considérable «d'antiquailles» qui alimentent son cabinet de curiosités d'Aix-en-Provence. A travers sa littérature épistolaire (plus de 40000 lettres), on mesure l'intérêt que l'érudit porte notamment aux vases, poids, inscriptions et monnaies antiques qu'il se procure par l'intermédiaire de correspondants voyageant en Europe et en Méditerranée. Une démarche scientifique accompagne les acquisitions, chaque objet étant étudié et comparé. La majorité des vases se rapporte visiblement à l'époque romaine. La céramique de l'âge du Fer, elle, n'est pas reconnaissable dans les descriptions de Peiresc. Cependant, ce dernier possédait plusieurs monnaies gauloises et était même considéré, à son époque, comme un expert en numismatique gauloise (Huard 1951).
9. La forme de ce vase de La Vallongue apparaît insolite dans le contexte indigène de la basse vallée du Rhône. Ses trois pieds en arcs de cercle, les deux cordons horizontaux sur la panse et la datation approximative de l'objet ne sont pas sans rappeler les pots cylindriques tripodes de l'île de Martigues, de la fin du V^e s. ou du début du IV^e s. Ces derniers, en céramique non tournée, sont importés d'une région inconnue, peut-être d'Etrurie (Damotte 2003, fig. 21, 29 et fig. 22).
10. Depuis la parution de la typologie de Patrice Arcelin, les recherches de terrain ont permis de mettre au jour une quantité considérable de céramiques non tournées comprenant de nombreuses formes inédites. L'existence d'un projet Dico-cer 3 et la nécessité de réactualiser cette typologie nous ont conduit à construire une nouvelle classification des céramiques non tournées de Provence occidentale qui prend en compte les avancées de ces dernières années (Marty 2005).
11. Nous avons dépouillé les «Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France», le «Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques», les «Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'Ecole Française de Rome», la collection «Hesperia» et avons compulsé quelques ouvrages céramologiques de la fin du XIX^e s. et du début du XX^e s.
12. Cette diversité laisse supposer l'intervention de plusieurs dessinateurs pour illustrer l'article. Les archives conservées à l'Hôtel de Sade, à Saint-Rémy-de-Provence, semblent montrer qu'Henri Rolland savait s'entourer de collaborateurs, laissés dans l'ombre, et aurait travaillé de manière moins solitaire que ne le laissent entendre sa biographie officielle et ses publications (renseignement de Mme Claude Galdeano).
13. Je remercie Yves et Jacqueline Rigoir pour ces précisions.
14. Ce procédé a déjà été utilisé par P. de Brun et S. Gagnière pour une urne fragmentaire de La Vallongue. La mention «reconstitution», dans le texte, écarte le doute (Brun, Gagnière 1932, 4 et fig. 1d).

Références bibliographiques

- Amann 1976:** AMANN (A.-H.) – Aperçus sur la céramique indigène modelée de l'âge du Fer. In: GOUDINEAU (C.) (dir.), *Sites de l'âge du Fer et gallo-romains de la région de Nice, 9^e congrès de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques*. Nice, Livret-Guide de l'excursion B 3 (16 septembre 1976), 1976, p. 32-39.
- Amann 1977:** AMANN (A.-H.) – *Le matériel archéologique préromain découvert au Mont-Garou (Commune de Sanary – Département du Var)*. Toulon, Centre Archéologique de Toulon, 1977, 2 vol.
- Arcelin 1971:** ARCELIN (P.) – *La céramique indigène modelée de Saint-Blaise (Saint-Mitre-les-Remparts, Bouches-du-Rhône), Niveaux protohistoriques VII et VI*. Paris, éd. Ophrys, 1971, 101 p.
- Arcelin 1976:** ARCELIN (P.) – Les civilisations de l'Âge du Fer en Provence, dans GUILAINE (J.) (dir.) – *La préhistoire française, II, Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France*. Paris, CNRS, 1976, p. 657-675.
- Arcelin 1979:** ARCELIN (P.) – La céramique modelée au I^{er} siècle av. J.-C. dans les Bouches-du-Rhône, La vaisselle culinaire autochtone de la Conquête à la Romanisation (125 av. J.-C. – règne d'Auguste), Thèse de doctorat de 3^e cycle, LAPMO, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1979, 2 vol.
- Arcelin 1993:** ARCELIN (P.) – Céramique non tournée protohistorique de Provence occidentale. In: PY (M.) (dir.), *Dicocer; Dictionnaire des céramiques antiques (VII^{ème} s. av. n. è. – VI^{ème} s. de n. è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*. Lattes, ARALO, 1993, p. 311-330 (Lattara, 6).
- Arcelin, Arcelin-Pradelle, Gasco 1982:** ARCELIN (P.), ARCELIN-PRADELLE (C.) et GASCO (J.) – Le village protohistorique du Mont-Garou (Sanary – Var), Les premières manifestations de l'impérialisme marseillais sur la côte provençale. *DocAMérid*, 5, 1982, p. 53-138.
- Arcelin, Bérato, Brien-Poitevin 1988:** ARCELIN (P.), BÉRATO (J.) et BRIEN-POITEVIN (F.) – L'oppidum protohistorique de La Courtine (Ollioules, Var), Les collections anciennes. *DocAMérid*, 11, 1988, p. 29-69.
- Arcelin, Chausserie-Laprée, Nin 1993:** ARCELIN (P.), CHAUSSERIE-LAPRÉE (J.) et NIN (N.) – Céramique non tournée des ateliers des rives de l'étang de Berre. In: PY (M.) (dir.) – *Dicocer. Dictionnaire des céramiques antiques (VII^{ème} s. av. n. è. – VI^{ème} s. de n. è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*. Lattes, ARALO, 1993, p. 257-259 (Lattara 6).
- Arcelin, Rigoir 1979:** ARCELIN (P.) et RIGOIR (Y.) – *Normalisation du dessin en céramologie*. Table-ronde de Montpellier (1976). Lattes, 1979, 35 p. (*DocAMérid*, n° spécial, 1).
- Bats 1988:** BATS (M.) – *Vaisselle et alimentation à Olbia de Provence (v. 350 – v. 50 av. J.-C.), Modèles culturels et catégories céramiques*, Paris, CNRS, 1988, 271 p. (*RAN*, supplément 18).
- Benoit 1956:** BENOIT (F.) – La constitution du Musée Borély et les fraudes archéologiques des fouilles de Marseille suivies de la correspondance de W. Froehner avec Michel Clerc (suite et fin). *Provence Historique*, 6, fasc. 24, 1956, p. 107-122.
- Benoit 1965:** BENOIT (F.) – *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*. Aix-en-Provence, éd. Ophrys, 1965, 335 p. (Annales de la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, nouv. série, 43).
- Bérato 1993:** BÉRATO (J.) – Evolution de la céramique non tournée de la fin de l'Âge du fer à la période gallo-romaine dans le département du Var. *DocAMérid*, 16, 1993, p. 317-336.
- Bérato 2008:** BÉRATO (J.) – La céramique modelée de l'âge du Fer dans le Var. In: BROCHIER (J.-E.), GUILCHER (A.) et PAGNI (M.) (éd.) – *Archéologies de Provence et d'ailleurs. Mélanges offerts à Gaëtan Congès et Gérard Sauzade.*, Aix-en-Provence, 2008, p. 371-398 (Bulletin Archéologique de Provence, suppl. 5).
- Bérato, Borréani, Laurier 1994:** BÉRATO (J.), BORRÉANI (M.) et LAURIER (F.) – Un habitat de l'Âge du Fer sur les pentes du Mont-Aurélien (Pourrières, Var). *DocAMérid*, 17, 1994, p. 267-280.
- Brun 1930:** de BRUN (P.) – Note sur quelques sépultures gallo-grecques des environs de Saint-Rémy-de-Provence (Bouches-du-Rhône). *Provincia*, 10, 1-2, 1930, p. 26-52.
- Brun 1931:** de BRUN (P.) – Note sur la nécropole gallo-grecque du Mont Menu, près d'Eyguières (Bouches-du-Rhône). *Mém. Inst. Hist. Provence*, 8, 1-2, 1931, p. 115-133.
- Brun 1932:** de BRUN (P.) – Glano près Saint-Rémy de Provence (Bouches-du-Rhône), Colonie Marseillaise du II^e siècle avant notre ère. *Provincia*, 12, 3-4, 1932, p. 117-144.
- Brun 1933:** de BRUN (P.) – Le cimetière Gallo-Grec de Servane près de Mouriès (Bouches-du-Rhône). *Provincia*, 13, 3-4, 1933, p. 149-162.
- Brun, Gagnière 1932:** de BRUN (P.), GAGNIÈRE (S.) – Contribution à l'étude de l'Âge du Fer dans la basse vallée du Rhône, I – Les habitats Hallstattiens de la Vallongue près de Saint-Rémy-de-Provence (Bouches-du-Rhône). *BSPF*, 3, 1932, p. 1-11.
- Brun, Gagnière 1934:** de BRUN (P.), GAGNIÈRE (S.) – Contribution à l'étude de l'Âge du Fer dans la basse vallée du Rhône, II – La station hallstattienne du Mourre de Sève, près de Sorgues (Vaucluse). *BSPF*, 1, 1934, 1-8.
- Castanier 1893:** CASTANIER (P.) – *Histoire de la Provence dans l'Antiquité, depuis les temps quaternaires jusqu'au V^e siècle après J.-C. I: La Provence pré-historique et protohistorique jusqu'au VI^e siècle avant l'ère chrétienne*. Paris, Marpon et Flammarion, 1893, 306 p.
- Chaillan 1917:** CHAILLAN (M.) – L'oppidum de la Teste-Nègre aux Pennes d'après les découvertes et les reconstitutions de G. Vasseur. *A. Fac. Sci. Marseille*, 24, 2, 1917, p. 33-53.
- Clerc 1916:** CLERC (M.) – *Aquae Sextiae, Histoire d'Aix-en-Provence dans l'Antiquité*. 1916, 571 p.
- Clerc, Arnaud d'Agnel 1904:** CLERC (M.) et ARNAUD D'AGNEL (G.) – Découvertes archéologiques à Saint-Marcel, banlieue de Marseille. *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, 22, 1904, p. 262-271.
- Damotte 2003:** DAMOTTE (L.) – Mobilier céramique et faciès culturel de l'habitat gaulois de l'Île de Martigues. *DocAMérid*, 26, 2003, p. 171-234.
- Daumas 1931:** DAUMAS (G.) – L'oppidum préromain de Verduron dit «Le Pain de Sucre» à Saint-Antoine près Marseille (III^e-II^e siècle av. J.-C.). (Synthèse des travaux de Stanislas Clastrier). *MIHP*, 8, 3-4, 1931, p. 232-242.
- Dumoulin 1965:** DUMOULIN (A.) – Les puits et fosses de la colline Saint-Jacques à Cavaillon (Vaucluse). *Gallia*, 23, Paris, CNRS, 1965, p. 1-85.
- Duval 1989:** DUVAL (N.) – Henri Rolland, le découvreur de Glanum. In: *Glanum. Cité grecque et romaine de Provence*. Les Dossiers de l'Archéologie, 140, juillet-août 1989, p. 78-79.

- Gérin-Ricard 1900**: de GÉRIN-RICARD (H.) – Statistique préhistorique et protohistorique des Bouches-du-Rhône, du Var et des Basses-Alpes. *Rép. travaux Marseille*, 44, 1896-1900, p. 334-365.
- Gérin-Ricard 1909**: de GÉRIN-RICARD (H.) – Découverte d'un groupe de tumuli de la fin de l'âge de Bronze à la Sérignane (B.-du-R.). *BSAP*, 13, 1909, p. 80-100.
- Gérin-Ricard 1914a**: de GÉRIN-RICARD (H.) – Errata d'auteur à la «Statistique préhistorique des Bouches-du-Rhône, du Var et des Basses-Alpes». *BSAP*, 21, 1914, p. 23-25.
- Gérin-Ricard 1914b**: de GÉRIN-RICARD (H.) – Enceintes et habitats des environs de Marseille (première liste). *REA*, 16, Bordeaux, 1914, 329-332.
- Gérin-Ricard 1927**: de GÉRIN-RICARD (H.) – *Le sanctuaire préromain de Roquepertuse à Velaux (Bouches-du-Rhône)*. Société de Statistique, d'Histoire et d'Archéologie de Marseille et de Provence, Marseille, 1927, 53 p.
- Gérin-Ricard 1929**: de GÉRIN-RICARD (H.) – Empreintes coquillières sur des poteries de la Tène II, dans Congrès de Cannes. *Rhodania*, 11, 1929, p. 87-89.
- Gérin-Ricard 1932**: de GÉRIN-RICARD (H.) – Préhistoire et Protohistoire. In: Masson (P.) (dir.), *Encyclopédie départementale des Bouches-du-Rhône, 1, Les origines*. 1932, p. 257-338.
- Gérin-Ricard 1934**: de GÉRIN-RICARD (H.) – L'habitat retranché des Baou-de-Saint-Marcel (Commune de Marseille), Époque de la Tène I à III. *Provincia*, 14, 1-2, 1934, p. 58-83.
- Gérin-Ricard, Fontanarava 1914**: de GÉRIN-RICARD (H.) et FONTANARAVA (L.) – Vase hallstattien (?) trouvé à La Valentine (commune de Saint-Savournin). *BSAP*, 21, 1914, p. 49-51.
- Gilles 1904**: GILLES (J.-F.-I.) – *Le pays d'Aix*. Avignon-Marseille, 1904, 165 p.
- Glaumont 1895**: GLAUMONT (M.) – De l'art du potier de terre chez les Néo-calédoniens. *L'Anthropologie*, 6, Paris, 1895, p. 40-52.
- Goby 1905**: GOBY (P.) – Rapport sur les premières fouilles exécutées au camp retranché du quartier du Bois, près Le Rouret (Alpes-Maritimes). *Comptes-rendus de l'AFAS, Congrès de Cherbourg*, 1905, p. 686-693.
- Goby 1907a**: GOBY (P.) – Sur les poteries micacées de la région de Grasse et notamment sur celles du camp du Bois-du-Rouret. *Congrès Préhistorique de France, 2^e session (Vannes, 1906)*, Paris, 1907, p. 330-333.
- Goby 1907b**: GOBY (P.) – Deuxièmes recherches au Camp du Bois du Rouret (Alpes-Maritimes) (Fouilles par niveaux). *13^e Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistoriques, Monaco (1906)*, Monaco, t. 1, 1907, p. 230-241.
- Goby 1907c**: GOBY (P.) – Troisième rapport sur les recherches au camp du Bois-du-Rouret (Alpes-Maritimes). *Comptes-rendus de l'AFAS, Congrès de Reims*, 1907, p. 1-8.
- Goby 1908**: GOBY (P.) – Les nouvelles trouvailles au Camp du Bois du Rouret (Alpes-Maritimes). *3^e Congrès préhistorique de France, Autun (1907)*, 1908, p. 567-569.
- Goby, Guébhard 1904**: GOBY (P.), GUÉBHARD (A.) – Sur les enceintes préhistoriques des Préalpes Maritimes. *Comptes-rendus de l'AFAS, Congrès de Grenoble*, 1904, p. 1068-1109.
- Gourvest 1961**: GOURVEST (J.) – Deux anciennes découvertes du premier âge du Fer en Provence occidentale: l'urne de La Valentine (commune de Saint-Savournin, Bouches-du-Rhône) et les tumulus de La Sérignane (commune de Peynier, Bouches-du-Rhône). *Ogam*, 13, 1961, p. 50-56.
- Guébhard 1907**: GUÉBHARD (A.) – Le vrai problème des enceintes préhistoriques. *Actes du Congrès Préhistorique de France, 2^e session, Vannes (1906)*, Paris, 1907, p. 157-159.
- Huard 1951**: HUARD (G.) – Peiresc et les monnaies gauloises. *Bull. Archéol. du CTHS (1943-44-45)*, 1951, p. 491-502.
- LAGRAND 1959a**: LAGRANDE (C.-H.) – Un habitat de l'Âge du Fer à l'Arquet, à La Couronne (Bouches-du-Rhône). *Gallia*, 17, Paris, CNRS, 1959, p. 179-201.
- LAGRAND 1959b**: LAGRANDE (C.-H.) – Âge du Fer, Massif de la Sainte-Baume (B.-du-Rh., Var). *CLPA*, 8, 1959, p. 219-223.
- LAGRAND 1968**: LAGRANDE (C.-H.) – *Recherches sur le Bronze final en Provence méridionale*. Thèse de doctorat, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1968, 2 vol.
- Loqui 1839**: de LOQUI (E.-M.) – *Recherches sur les ruines d'Entremonts situées près d'Aix (Bouches-du-Rhône) et sur les mœurs des Salyens*. Aix-en-Provence, Guigou, 1839, 51 p.
- Marty 1999**: MARTY (F.) – Vaisselle et organisation sociale du village de La Cloche (Les Pennes-Mirabeau, B.-du-Rh.) au I^{er} siècle avant notre ère. *DocA-Mérid*, 22, 1999, p. 139-220.
- Marty 2005**: MARTY (F.) – *La céramique non tournée domestique de l'âge du Fer en Provence*. Mémoire de Master de Recherche, Université de Provence, Aix-en-Provence, 2005, 4 vol.
- Mellinand 1998**: MELLINAND (Ph.) – Les céramiques communes de la nécropole Sainte-Barbe à Marseille (I^{er} – III^e s.). Essai de classification. In: Bonifay (M.), Carre (M.-B.) et Rigoir (Y.) (dir.), *Fouilles à Marseille. Les mobiliers (I^{er} – VII^e s. apr. J.-C.)*. Aix-en-Provence, 1998, p. 309-316 (*Études Massaliètes* 5; Travaux du Centre Camille Jullian, 22).
- Mérignhac 1912**: MÉRIGNHAC (A.) – *Précis de législation et d'économie coloniales*. Paris, Recueil Sirey, 1912, 1012 p.
- Montjardin 1963**: MONTJARDIN (R.) – Quelques vestiges du Bronze final au premier âge du Fer. *Ogam*, 15, 4-5, 1963, p. 313-322.
- Napoléon III 2001**: NAPOLÉON III – *La guerre des Gaules par Napoléon III*. réédition de l'*Histoire de Jules César*, Paris, Errance, 2001, 367 p.
- Nin 2001**: NIN (N.) – Les céramiques communes brunes de Provence occidentale durant le Haut-Empire. *SFECAG, Actes du congrès de Lille-Bavay*, 2001, p. 233-263.
- Pelletier, Vallauri 1992**: PELLETIER (J.-P.), VALLAURI (L.) – Mimet (Bouches-du-Rhône): à la recherche d'un atelier perdu. *Archéologie du Midi Médiéval*, 10, 1992, p. 229-239.
- Picon 1995**: PICON (M.) – Pour une relecture de la céramique marocaine: caractéristiques des argiles et des produits, techniques de fabrication, facteurs économiques et sociaux. In: BAZZANA (A.) et DELAIGUE (M.-C.) (éd.) – *Ethno-archéologie méditerranéenne, Finalités, démarches et résultats, Actes de la table-ronde de Madrid*. 1995, p. 141-158.

- Pottier 1917:** POTTIER (E.) – A la mémoire de Gaston Vasseur. *A. Fac. Sci. Marseille*, 24, 2, 1917, p. 29-32.
- Rolland 1952:** ROLLAND (H.) – Observations sur la céramique indigène dans la basse vallée du Rhône. *Actes du 1^{er} Congrès International d'Etudes Ligures, Monaco-Bordighera-Gênes (1950)*, Bordighera, 1952, p. 66-82.
- Rolland 1956:** ROLLAND (H.) – *Fouilles de Saint-Blaise (1951-1956)*. Paris, CNRS, 1956, 95 p. (*Gallia*, suppl. 7).
- Rolland 1958:** ROLLAND (H.) – *Fouilles de Glanum (1947-1956)*. Paris, CNRS, 1958, 137 p. (*Gallia*, suppl. 11).
- Rollet 1968:** ROLLET (P.) (éd.) – *Nostradamus. Interprétation des hiéroglyphes de Horapollon*. 1968, 190 p.
- Vasseur 1903:** VASSEUR (G.) – Note préliminaire sur l'industrie ligure (poterie et silex taillés) en Provence au temps de la colonie grecque. *A. Fac. Sci. Marseille*, 13, 3, 1903, p. 83-129.
- Vasseur 1904:** VASSEUR (G.) – Allocution présidentielle. *BSAP*, 1, 1904, p. 15-22.
- Vasseur 1908a:** VASSEUR (G.) – Les poteries usuelles grecques et indigènes, en Provence aux III^e et II^e siècles avant notre ère. *13^e Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistoriques, Monaco (1906)*, Monaco, t. 2, 1908, p. 303-313.
- Vasseur 1908b:** VASSEUR (G.) – Sur l'extension dans le Gard de la céramique indigène de Provence appartenant à la période hellénique. *BSAP*, 12, 1908, p. 38-43.
- Vasseur 1914:** VASSEUR (G.) – *L'origine de Marseille. Fondation des premiers comptoirs ioniens de Massalia vers le milieu du VI^e siècle, résultats des fouilles archéologiques exécutées à Marseille dans le fort Saint-Jean*. Marseille, Typographie et lithographie Moullot Fils Aîné 1914, 284 p. (*Annales du Musée d'Histoire naturelle de Marseille*, 13).
- Villeneuve 1826:** de VILLENEUVE-BARGEMON (C.) – *Statistique du département des Bouches-du-Rhône avec atlas*. Marseille, A. Ricard, 1826, vol. 2.